

LE GRAND ACTEUR SUISSE BRUNO GANZ EST MORT

Figure de la douceur et du secret, ce héros de l'auteurisme international (Wenders, Herzog, Handke, Lars Von Trier, etc.) est devenu star populaire en interprétant un Hitler terminal dans «la Chute».

Bruno Ganz était un ange qui avait joué Hitler. L'un des deux anges des *Ailes du désir* de Wim
5 Wenders, qui veillent sur Berlin et ses habitants en recueillant leurs pensées, deux ans avant
la chute du mur. Il était un ange, et à ce titre immortel et cependant il est mort à Zurich, la
ville de sa naissance, un samedi d'hiver ensoleillé sur l'Europe, à 77 ans, d'un cancer. Les ailes
lui allaient bien et sur lui, elles n'avaient rien de mièvre, car il avait la grâce, un sourire discret
et ironique, une présence imposante qui ne s'explique pas, le sens du silence. On ne se serait
10 pas risqué à le déranger pour le flatter, et on supposait que lui-même n'avait jamais été
flagorneur, peut-être parce qu'on l'avait vu sur la grande place du festival de Locarno recevoir
un grand prix en parodiant en allemand la fameuse et virulente diatribe antihonneur de
l'écrivain autrichien Thomas Bernhard. Il faisait partie de ces acteurs qui n'ont pas besoin d'en
faire beaucoup, pour exister entièrement devant une caméra ou sur scène. Ne pas en faire
15 beaucoup ne signifie pas ne rien faire, mais savoir rendre visible l'imperceptible, l'intérieurité
d'un personnage, ses peurs et ses failles, comme s'il retournait un gant.

[...]

Comment devient-on acteur, quand on est né dans une famille où les scènes et les écrans
n'existent pas ? Quelle étincelle allume le feu ? Vers seize ans, Bruno Ganz devient ami avec
un opticien qui éclaire en amateur le plateau du théâtre principal de Zurich. L'adolescent s'y
20 rend un soir, puis tous les soirs. Il est pris d'une évidence : il est acteur, mais il est le seul à le
savoir. Il s'inscrit à des cours, toujours au théâtre de Zurich. Sa détermination ne laisse place
à aucune résistance. Un peu plus tard, il apprend l'allemand en rejoignant une troupe
d'acteurs à Göttingen. Barbara est là, il fait partie des étudiants qui transportent son piano,
confie-t-il à *Libération*. Il zone, fait des petits boulots pendant trois ans. Rêve de nouveau
25 d'être acteur. Écrit des lettres à des metteurs en scène et l'un d'entre eux lui répond. C'est
Peter Zadek, qui lui propose de venir chez lui passer une audition. Et qui l'engage comme
acteur et assistant, après l'avoir entendu dans *le Prince de Hambourg*.

Anne Diatkine pour *Libération*, 16 février 2019

Remarques générales

Comme souvent, il est nécessaire, avant de s'engager dans la traduction, d'avoir une vision globale du texte. On le lit d'abord en repérant les tournures simples, sans ambiguïté, sur lesquelles on pourra prendre appui pour les passages plus délicats. Procéder dans l'autre sens, c'est-à-dire en soulignant ce que l'on ne connaît pas – ou croit ne pas connaître, serait une aberration contreproductive.

S'approprier le sens profond de ce qui est dit permet de surmonter les apparentes difficultés, par exemple à *ce titre, mièvre, flagorneur, en amateur, il zone, passer une audition*.

Le texte ne présente pas de difficultés grammaticales, il faut simplement veiller à respecter les priorités de la langue allemande et se laisser porter.

Au fil du texte

1-9.

L'apposition antéposée est une tournure typiquement française. Il ne faut jamais, on le sait, tenter de calquer une formulation sur une autre, mais restituer du sens avec les ressources propres de la langue d'arrivée. Pour cette attaque de texte, il est important de proposer une phrase qui « tourne » en allemand.

En interprétant : voir si ce participe présent peut être rendu autrement que par une subordonnée.

L'un des deux... : déclinaison des **pronoms**, Pons, *Die deutsche Grammatik*, S. 183-189 ; Duden Grammatik, & 409-440.

Connaître le titre allemand des *Ailes du désir*, de Wim Wenders, fait partie d'un minimum de culture exigible des germanistes, à quelque niveau que ce soit.

Veiller sur : toujours s'assurer de la **construction** des verbes.

Avant de traduire le **participe présent** *en recueillant*, il est indispensable d'en identifier précisément le sens, la valeur exacte.

Structures : il y a dans ces quelques lignes plusieurs compléments circonstanciels qui doivent s'intégrer à la phrase allemande de manière naturelle. Le verbe *mourir* (*il est mort*, l. 3) ne compte pas moins de quatre compléments auxquels s'ajoutent soit une apposition (*la ville de sa naissance*), soit un adjectif complétant le complément de temps (*ensoleillé*), soit une indication de lieu complétant l'adjectif (*sur l'Europe*). Il faut a) s'assurer de la place du verbe qui est une priorité absolue et b) s'attacher au naturel et à l'authenticité de la phrase. Le verbe est au passé composé, ce qui signifie que le participe passé se trouve à la fin de la phrase, reste donc à voir ce qui doit être au plus près de l'élément porteur de sens, et si l'ensemble des compléments peut demeurer à l'intérieur – peut-être, peut-être pas...

Il avait la grâce... : si l'on ne trouve pas un verbe unique susceptible de convenir pour les différents compléments, mieux vaut en choisir deux.

Vocabulaire : ne pas céder au réflexe du type « je ne connais pas ce mot ». C'est le pire que l'on puisse faire, il faut voir au contraire dans quel contexte s'intègrent les « mots » en question, comment ils fonctionnent, et si l'on se pose les bonnes questions, si l'on se prépare le bon « exercice à trous », on trouve forcément une solution :

- ⊕ Il faudrait déterminer ce que signifie *l'auteurisme*, néologisme à vrai dire assez snob et prétentieux. La parenthèse nous éclaire.
- ⊕ *Les ailes lui allaient bien* : sens du verbe *aller*, comment dit-on « ce vêtement lui va bien » ? Idée aussi de produire un effet.
- ⊕ À ce titre : se laisser porter par la phrase, une expression adaptée (et très simple) s'imposera d'elle-même.
- ⊕ *Mièvre* : se méfier, comme d'habitude, des dictionnaires bilingues. Il importe de se demander quel effet pourraient produire des ailes dans un autre contexte et sur un autre comédien. C'est aussi de cette manière que l'on trouvera une solution si d'aventure on ne connaît pas, ou pas bien, le mot français *mièvre*.

9-16.

On ne se serait pas risqué : attention au mode et au temps du verbe.

On l'avait vu recevoir : construction des propositions infinitives après certains verbes, Pons, *Grammatik kurz und bündig*, „Der Infinitiv“, S. 62-64, und „Das Perfekt von Verben + Infinitiv“, S. 73.

En parodiant : encore un participe présent français dont il faut bien identifier la fonction avant de l'intégrer à l'ensemble de la phrase.

Thomas Bernhard (1931-1989) anlässlich der Verleihung des Österreichischen Staatspreis für Literatur, in „Meine Preise“ („Der Österreichische Staatspreis für Literatur“), Suhrkamp 2009 (S. 73):

„Ich hatte dann zu erklären, daß es sich bei meinem Preis um den Kleinen Staatspreis handelte, um eine Gemeinheit, nicht um eine Ehre. Aber Preise sind überhaupt keine Ehre, sagte ich dann, die Ehre ist eine Perversität, auf der ganzen Welt gibt es keine Ehre. Die Leute reden von Ehre und es handelt sich um eine Gemeinheit, gleich von was für einer Ehre die Rede ist, sagte ich. Der Staat überschüttet seine arbeitenden Bürger mit Ehren und überschüttet sie in Wirklichkeit mit Perversitäten und Gemeinheiten, sagte ich. Meine Tante hatte immer eine sehr hohe Meinung von unserem Staat und überhaupt von dem Staat an sich gehabt, ihr Mann war ein hoher Staatsbeamter gewesen, und sie tat so, als wäre mir eine Ehre widerfahren, als die Nachricht in der Zeitung gestanden war, ich bekäme den Staatspreis.“

Vocabulaire

- ⊕ *Se risquer à* : si l'on n'a pas mieux à sa disposition, on peut trouver une solution simple en se demandant ce qu'il y a derrière ce verbe *risquer, se risquer*. Et puis il y a toujours les mots d'origine étrangère, mais là, on ne peut jamais être sûr...
- ⊕ *Flagorneur* : le sens du mot s'éclaire par l'ensemble, *le déranger pour le flatter ... lui-même n'avait jamais été un flagorneur*. N'oublions jamais qu'un texte est un ensemble et non une succession de mots à traduire un par un. De même, il faudrait se garder, en cas d'examen ou de concours, de traduire une phrase et de la recopier, puis la deuxième que l'on recopierait et ainsi de suite. **On attend, pour proposer une traduction, d'avoir une vue d'ensemble et d'avoir travaillé sur l'ensemble.**

- ⊕ *La grande place* : il s'agit de la Piazza Grande, que l'on devrait traduire par *Hauptplatz*. Mais notons ici la structure, *la grande place du festival* : il ne s'agit pas d'une stricte indication de cartographie. Il faut convenir que la formulation est très maladroite.
- ⊕ Ne pas se laisser démonter par la *diatribe*, ni par les adjectifs *fameux* et *virulent*, les solutions sont simples, là encore, il convient de voir ce qu'il y a dans et derrière chacun de ces mots.
- ⊕ Il n'est pas indispensable de chercher un mot spécifique pour l'adjectif *fameux*, dans le sens de « bien connu », « illustre ». Il se trouve que *jener* correspond tout à fait à ce sens, à rapprocher du latin *ille/illa/illud*, sens admiratif, *ille imperator, ce fameux général*.
- ⊕ *L'imperceptible* : en cas de panne, se demander de quoi il s'agit exactement, tout en s'appuyant sur le contexte, comme toujours.
- ⊕ De même pour les *failles*, présentées en association avec les *peurs*.
- ⊕ Ou pour *retourner un gant* : que fait-on quand on retourne un gant ? Que veut-on faire apparaître, montrer ?

17-22.

Quelle étincelle... : revoir la déclinaison d'un certain nombre de substantifs particuliers, Duden Grammatik, & 337-345, „Mischung von starker und schwacher Kasusflexion“ ; Pons, *Die deutsche Grammatik*, S. 118-119, „Schwache und starke Deklination maskuliner Nomen“. Revoir la déclinaison de l'adjectif /adjectif substantivé, Duden Grammatik, & 488-495, „Die flektierten Formen des Adjektivs“ u. & 473-476, „Der substantivierte Gebrauch“; Pons, *Die deutsche Grammatik*, S. 198-199, „Die Deklination nominalisierter Adjektive“.

Vers seize ans : revoir la date, *im Jahre 2000*, oder einfach ohne Präposition *2000* (indication exacte), *um 2000* (approximation) ; l'heure : *um 4 Uhr* (indication exacte) / *gegen 4 Uhr* (approximation). Il faut réfléchir à une manière claire et authentique d'indiquer un âge approximatif, on peut pour cela partir de l'âge non approximatif et modaliser.

Il est le seul à le savoir : tournure très idiomatique en français, voir comment passera en allemand ce *à / le seul à* suivi d'un infinitif.

S'y rend : attention à la manière de rendre le mouvement – est-ce de la grammaire ? Du vocabulaire ? De tout un peu – en tout cas, de l'allemand.

Vocabulaire

- ⊕ *Être né dans une famille* : on peut bien entendu employer le verbe *gebären* (gebar – geboren ; gebärt od. gebiert – letzteres veraltet). Noter que le complément, par exemple la famille, peut se trouver au datif (l'enfant est déjà dans la famille au moment de la naissance), ou à l'accusatif (l'enfant entre dans la famille par sa naissance). On trouve même (construction vieillie) dans le *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon* (München 1837, Verlag von E.A. Fleischmann : „Frerés, Theodor, Maler von Enckhuysen, wo er 1643 aus einer guten und reichen Familie geboren wurde,...“). Autant de conceptions de l'existence...

On peut aussi envisager d'avoir recours à d'autres tournures. « Être né dans une famille » a un sens assez large.

- ⊕ Sens exact de *en amateur* ?
- ⊕ *Il est pris de* : quelle est l'idée exacte ? Soudaineté, révélation, compréhension – il ne faut évidemment pas chercher un mot pour un autre, car comme on dit, « tel est pris qui croyait prendre » – „wer anderen eine Grube gräbt, fällt selbst hinein“. Diese Redewendung stammt aus der Bibel, *Prediger* 10,8: „Aber wer eine Grube macht, der wird selbst hineinfallen.“

22-27.

En rejoignant : encore un participe présent. On pourrait penser que Bruno Ganz, né à Zurich où il a été scolarisé savait nécessairement l'allemand. Mais il a dit lui-même, à propos de son séjour à Göttingen : « Ich habe da gespielt und vornehmlich mit meiner Schüchternheit gekämpft, und Deutsch gelernt. Wenn ich den Mund öffnete, musste ich *Hochdeutsch* reden. » En fait, il parlait le *Schweizerdeutsch*, et le *Hochdeutsch* était, comme pour beaucoup d'autres, un peu une langue étrangère. La question concernant l'introduction du *Hochdeutsch*, *Standardsprache*, comme langue d'enseignement ne se pose que depuis une époque relativement récente. On peut trouver à ce sujet des informations détaillées sur certains sites :

<https://edudoc.ch/record/29523/files/82.pdf> (37 pages)

https://volksschulbildung.lu.ch/-/media/Volksschulbildung/Dokumente/unterricht_organisation/faecher_wost_lehrmittel/faecher/unterrichtssprache_hochdeutsch.pdf?la=de-CH (16 pages)

Cette situation permet d'appréhender plus précisément la valeur du participe présent *en rejoignant*.

Barbara est là : il s'agit de la chanteuse Barbara, qui a composé *Göttingen* après le concert qu'elle avait donné dans cette ville en 1964. Il avait fallu apporter un piano à queue (*der Flügel*) pour remplacer le piano droit (*das Pianino*, souvent tout simplement *das Klavier*) présent sur la scène, et qui ne convenait pas. Pour la chanson *Göttingen* :

<https://www.youtube.com/watch?v=t0sNy1xOhRc>

Il fait partie de : penser à toujours vérifier la construction des verbes, voir notamment la différence entre *gehören* + datif et *gehören zu* (+ datif, bien entendu).

Pendant trois ans : revoir l'expression du temps, *pendant trois ans* n'est pas la même chose que *pendant l'été*, ou *tout un été*, ou *pendant la journée*, *pendant la nuit* – par exemple. Pons, *Die deutsche Grammatik*, „Temporale Präpositionen“, S. 365, Duden Grammatik, „Der adverbiale Akkusativ“, & 1245-1247.

Vocabulaire

Le verbe *transporter* a un emploi plus large en français qu'en allemand, où le verbe *befördern* est vraiment réservé au transport de marchandises. Il faut trouver une formulation plus neutre.

Zoner, argot, il semble que la première attestation date de 1952. Le Larousse propose comme définition : « Errer dans les rues, se promener sans rien faire, perdre son temps / Mener une existence au jour le jour, plus ou moins en marge de la société, en vivant d'expédients. »

Rêve de nouveau d'être... : encore la construction des verbes.

Die Audition est possible, mais un peu moderne pour l'époque.

Zum Lesen

Bruno Ganz: Der Überirdische

Er war der Engel in „Der Himmel über Berlin“, der Hitler in „Der Untergang“ und ein Revolutionär des deutschsprachigen Theaters. Ein Nachruf auf Bruno Ganz

Von **Carolin Ströbele** – 16. Februar 2019, 17:59 Uhr

Es war dieser gütige Blick in seinen Augen. Ein Blick, der den Zuschauer glauben machte, dieser Mann habe im Leben alles gesehen, mit sich ausgemacht und befindet sich in völligem Frieden mit sich und der Welt. Vielleicht war es auch einfach die Rolle, die Bruno Ganz in *Der Himmel über Berlin* spielte, die einem diese Illusion nahelegte: die des Engels Damiel, der 1987, in der damals noch geteilten Mauerstadt, mit erstauntem wie liebevollem Blick in die Menschen hineinsah.

Die Rolle des gütigen älteren Mannes sollte den Bühnen- und Filmschauspieler noch lange begleiten. In dem wunderbaren Liebesfilm *Brot und Tulpen* (2000) von Silvio Soldini etwa spielt er einen melancholischen Kellner, der zum Bezugspunkt für eine italienische Hausfrau wird, die von ihrem Gatten an der Autobahnrasstätte zurückgelassen worden ist. Ein Film, immer haarscharf am Rande des Kitschs, der aber doch ans Herz geht, weil Ganz eben nie die eine Geste zu viel macht. Sondern immer nur andeutet, was gerade in ihm vorgeht.

Dass er einmal als geflügeltes Wesen und romantische Sehnsuchtsfigur für Frauen mittleren Alters agieren würde, hätte sich Ganz in seiner Jugend wohl nicht vorstellen können. Der Schweizer, am 22. März 1941 in Zürich-Seebach geboren, gehörte zu den jungen Wilden der deutschsprachigen Nachkriegstheaterszene. Zur Bühne gelangte der Sohn eines Fabrikarbeiters über die Freundschaft zu einem Beleuchter am Zürcher Schauspielhaus. Sein erstes Engagement erhielt der 21-Jährige am Jungen Theater in Göttingen, zwei Jahre später wechselte er ans Bremer Theater und kam dort mit den Regisseuren in Kontakt, die sein weiteres Bühnenleben prägen sollten: Peter Zadek und, vor allem, Peter Stein.

Gemeinsam mit ihm prägte Bruno Ganz einen neuen, als revolutionär empfundenen Theaterstil. Das sogenannte Regietheater zertrümmerte die ihrer Ansicht nach verstaubten klassischen Inszenierungen der Nachkriegszeit. Dekonstruktion nannten sie es; Aggression und Zerstörungswut attestierten ihnen ihre Kritiker. Einer der Höhepunkte dieser

Theaterdebatte bildete 1969 Steins Inszenierung von *Torquato Tasso* mit Ganz in der Hauptrolle. Entsetzte Kommentatoren erkannten ihren Goethe nicht wieder, während andere eine wegbereitende Neuinterpretation des Klassikers sahen. Heute gilt der *Tasso* als eine der bahnbrechendsten Inszenierungen der deutschen Theatergeschichte.

Peter Stein zog 1970 mit einem ausgewählten Team an Schauspielerinnen und Schauspielern – darunter Bruno Ganz – weiter nach Berlin an ein kleines Theater am Halleschen Ufer: die Schaubühne. Unter den beiden wurde sie zu einem der einflussreichsten Theater Europas und Ganz zu einem der größten Bühnenstars im deutschsprachigen Raum. 1981 zog das Ensemble in den heutigen Bau am Lehniner Platz um, im Jahr darauf übernahm Ganz die Rolle des Hamlet unter der Regie von Klaus Michael Grüber – ein weiterer Höhepunkt seiner Bühnenkarriere. Die Verbindung zwischen Peter Stein und Bruno Ganz hielt an: 2000 spielte Ganz in dessen monumental er 20-Stunden-Inszenierung des *Faust* die Titelrolle – eine Tour de Force, die ihm den Berliner Theaterpreis einbrachte. Die wohl größte Ehre seiner Zunft hatte der Schauspieler da schon erhalten: Josef Meinrad vermachte ihm 1996 den Iffland-Ring, eine Auszeichnung, die dem „jeweils bedeutendsten und würdigsten Bühnenkünstler des deutschsprachigen Theaters auf Lebenszeit verliehen“ wird.

Zu Ganz' Erfolg trug bei, dass er ein untrügliches Gespür dafür besaß, welche Künstler zu seiner Zeit die interessantesten Ansätze und Ideen hatten. Anfang der Siebzigerjahre, in der Hochzeit des Neuen Deutschen Films, klinkte er sich einige Jahre aus dem Theaterbetrieb aus und drehte ausschließlich Filme. Unter anderem mit Éric Rohmer (*Die Marquise von O.*), Peter Handke (*Die linkshändige Frau*), Reinhard Hauff (*Messer im Kopf*), Werner Herzog (*Nosferatu*) und Volker Schlöndorff (*Die Fälschung*). International bekannt wurde er aber in Wenders' *Der Himmel über Berlin* sowie mit seiner Rolle als sterbender Dichter, der einen kleinen Jungen rettet, in Theo Angelopoulos' Film *Die Ewigkeit und ein Tag*, der in Cannes 1998 mit der Goldenen Palme ausgezeichnet wurde.

Vom Engel zu Hitler

Umso schockierender war es für viele Kinogänger, als dieser Engel auf der Leinwand plötzlich den Teufel höchstpersönlich spielte: Adolf Hitler in Oliver Hirschbiegels *Der Untergang* (2004). Der Film, produziert und geschrieben von Bernd Eichinger, war eine der umstrittensten deutschen Produktionen der vergangenen 20 Jahre. Die Kritik entzündete sich vor allem an der Frage, ob man den Massenmörder Hitler als ganz normalen Menschen darstellen dürfe. Ganz selbst sagte damals der *Süddeutschen Zeitung*, er hätte durchaus widersprüchliche Gefühle gehabt angesichts der Rolle, letztlich habe jedoch die Lust überwogen, wieder im deutschen Film präsent zu sein. Und schließlich habe er die Erkenntnis gewonnen: „Das kann man spielen.“ Dem *Tagesspiegel* sagte Bruno Ganz, er sei „stolz“ gewesen, als er den Film das erste Mal gesehen habe.

Während *Der Untergang* ein zwiespältiges Echo in der deutschen Presse fand, wurde Ganz' schauspielerische Leistung überwiegend gefeiert. „Mehr Hitler im Kino war nie“, schrieb Jens Jessen 2004 in der ZEIT. „Weder Alec Guinness noch Anthony Hopkins, die sich schon einmal an der Imitation versucht haben, sind dermaßen in der Rolle verschwunden wie Bruno Ganz. Man erkennt den Schauspieler nicht wieder, in nichts.“ Eine Vermenschlichung Hitlers könne man ihm nicht vorwerfen.

"Ich habe mir Mühe gegeben"

Tatsächlich verhinderte die Rolle nicht, dass Ganz danach wieder für den Part des freundlichen Alten besetzt wurde – wenn auch nicht immer zu seinem Besten. In *Giulias Verschwinden* (2009) spielte er zum wiederholten Mal den lebensweisen Charmeur, und auch das Drama *Satte Farben vor Schwarz* (2010), in dem er einen krebskranken Mann gibt, überzeugte die Kritik nicht völlig. In der Neuinszenierung von *Heidi* des Schweizer Regisseurs Alain Gsponer übernahm er 2015 die Rolle des Alm-Öhi.

Immer wieder zeigte Bruno Ganz aber auch in seinem späten Schaffen, wie präzise er eine Figur, einen Charakter sezieren konnte: In einem seiner letzten Filme, Matti Geschonnecks Romanverfilmung *In Zeiten des abnehmenden Lichts*, einer Familiensaga in der DDR, stellte er das unter Beweis. Seine Darstellung des Familientyrannen Wilhelm Powileit sei schllichtweg „atemberaubend“, urteilte DIE ZEIT.

In Interviews gab sich Ganz meist bescheiden. Selbst nach mehr als 100 Filmrollen und unzähligen Bühnenauftritten machte sich der über 70-Jährige noch Sorgen um seine Karriere, äußerte Angst davor, keine altersgerechten Rollen mehr zu bekommen. Dem Magazin *Bunte* sagte er 2010, gefragt nach seinem Lebenswerk: "Ich habe mir Mühe gegeben, und vieles hat geklappt." Stolz sei er vor allem darauf, „den Vernichter Alkohol“ besiegt zu haben. Nach jahrelanger Abhängigkeit habe er sich an die Anonymen Alkoholiker gewandt und seine Sucht überwunden.

Anlässlich seiner Rolle als krebskranker Journalist Tiziano Terzani in Jo Baiers *Das Ende ist mein Anfang* 2010 wurde Bruno Ganz häufig nach seiner persönlichen Lebensbilanz und der Einstellung zum Tod befragt. Dem ZEITmagazin sagte er damals: „Ich weiß nicht, wie viele Tode ich schon gespielt habe. In Sterberollen lernt man, dass es einem nicht hilft, sich auf den eigenen Tod vorzubereiten.“

Viel Zeit, sich vorzubereiten, hatte Bruno Ganz nicht. Im Sommer musste er aus gesundheitlichen Gründen ein Engagement bei den Salzburger Festspielen absagen. Am Morgen des 16. Februar starb der Schauspieler in seinem Haus in Zürich an den Folgen einer Krebserkrankung. Er wurde 77 Jahre alt.

Berichtigung vom 17.2.: In einer früheren Fassung stand, Peter Stein habe gemeinsam mit Bruno Ganz die Schaubühne gegründet. Tatsächlich übernahm der Regisseur das 1962 gegründete Theater 1970 als künstlerischer Leiter.

Quelle: <https://www.zeit.de/kultur/film/2019-02/bruno-ganz-schauspieler-nachruf>

Proposition de traduction

DER GROSSE SCHWEIZERISCHE SCHAUSPIELER BRUNO GANZ IST TOT

Er war eine zärtliche, geheimnisvolle Gestalt, ein Held des internationalen Autorenfilms (Wenders, Herzog, Handke, Lars von Trier, usw.), der zum populären Star wurde, indem er in „Der Untergang“ einen total zerstörten Hitler darstellte¹.

Bruno Ganz war ein Engel, der Hitler gespielt hatte. Und in „Der Himmel über Berlin“, von Wim Wenders, war er einer der beiden Engel², die – zwei Jahre vor dem Mauerfall – über Berlin und seine Einwohner wachen und deren Gedanken sammeln. Er war ein Engel und insofern unsterblich, und doch ist er an einem Samstag im Winter in seiner Geburtsstadt Zürich an Krebs gestorben³. Er war 77. In Europa strahlte die Sonne. Die Flügel passten gut zu ihm und wirkten an ihm keineswegs albern, denn er besaß Anmut, er hatte ein diskret-ironisches Lächeln, jene eindrucksvolle Präsenz, die man nicht erklären kann, und Sinn für Stille. Nie hätte man sich getraut, ihn mit Schmeichelei zu belasten, und es wurde angenommen, dass er selbst nie ein Lobhudler gewesen war⁴, vielleicht, weil man ihn schon auf dem Piazza Grande⁵ von Locarno erlebt hatte, eine hohe Auszeichnung des Festivals⁶ entgegennehmend und dabei in deutscher Sprache jene heftige Diatribe parodierend, die der österreichische Schriftsteller Thomas Bernhard gegen die Ehre verfasst hatte⁷. Er gehörte zu jenen Darstellern, die nicht viel machen müssen, um vor jeder Kamera und auf jeder Bühne zu bestehen⁸. „Nicht viel machen“ bedeutet⁹ aber nicht „nichts machen“, sondern imstande sein, das kaum

¹ ... der durch seine Darstellung eines total zerstörten Hitlers in „Der Untergang“ zum populären Star wurde.

² Damiel und Gabriel. Bruno Ganz spielte Damiel (Damiel, nicht Daniel).

³ Le verbe *sterben* (a-o ; i) rend compte du passage de la vie à la mort. Dans le titre, l'adjectif *tot* fait référence à une situation : il n'est plus là – il n'est plus.

⁴ ..., dass er selbst kein Schmeichler / kein Schönredner war; dass Schmeichelei ihm zuwider war.

⁵ ... auf dem Hauptplatz / auf dem weiten Platz.

⁶ Locarno-Festival : Filmfestival (das). 2011 bekam Bruno Ganz den „Pardo alla carriera“ (Léopard récompensant l'ensemble de sa carrière).

⁷ weil man schon auf dem Piazza Grande von Locarno gesehen hatte, wie er, eine hohe Auszeichnung des Festivals entgegennehmend, jene heftige Diatribe des österreichischen Schriftstellers Thomas Bernhard gegen die Ehre, sogar in deutscher Sprache, parodiert hatte / weil man ihn schon einmal auf dem Piazza Grande von Locarno erlebt hatte: als er eine hohe Auszeichnung des Festivals entgegengenommen hatte, hatte er in deutscher Sprache jene heftige Diatribe des österreichischen Schriftstellers Thomas Bernhard gegen die Ehre parodiert.

⁸ ..., um sich vor jeder Kamera und auf jeder Bühne zu behaupten.

⁹ Heißt nicht „nichts machen“.

Wahrnehmbare, die Innenwelt einer Gestalt, ihre Ängste und Schwächen sichtbar machen, als drehte man einen Handschuh um¹⁰.

Wie wird man Schauspieler, wenn man aus einer Familie stammt¹¹, wo Bühnen und Leinwände völlig unbekannt sind? Welcher Funke zündet das Feuer¹²? Etwa mit sechzehn¹³ freundet sich Bruno Ganz mit einem Optiker an, der nebenbei als Beleuchter für die Bühne des Zürcher Schauspielhauses arbeitet. Eines Abends, dann jeden Abend¹⁴ geht der junge Mann dorthin. Es überfällt ihn wie eine Evidenz: er ist Schauspieler, doch das weiß allein er¹⁵. Er meldet sich zu einem Kurs¹⁶ an, auch im Zürcher Schauspielhaus. Seine Entschlossenheit duldet keinen Widerstand¹⁷. Etwas später schließt er sich einer Göttinger Schauspielergruppe an und lernt bei denen Hochdeutsch. Barbara ist da, und, so erzählt er *Libération*, er gehört zu den Studenten, die ihren Flügel durch die Stadt tragen. Er treibt sich drei Jahre hier und da mit kleinen Jobs herum. Träumt wieder davon, Schauspieler zu werden. Schreibt Briefe an Regisseure und einer antwortet ihm. Es ist Peter Zadek, der ihn auffordert, ihn zu einem Vorsprechen zu Hause zu besuchen. Und ihn als Schauspieler und Assistenten anstellt, nachdem er ihn in „Friedrich Prinz von Homburg“ gehört hat.

Anne Diatkine, „Libération“, 16.02.2019

¹⁰ ..., als kehrte man die Innenseite eines Handschuhs um.

¹¹ ... in einer Familie geboren wurde, ...

¹² Welcher Funke bringt solches Feuer zum Aufflammen?

¹³ Attention à l'orthographe.

¹⁴ allabendlich

¹⁵ Doch das weiß sonst niemand / das weiß kein Anderer / das weiß nur er.

¹⁶ De préférence au singulier, car *der Kurs* désigne l'ensemble des cours que l'on suit (Duden: *zusammengehörende Folge von Unterrichtsstunden; Lehrgang*).

¹⁷ ... lässt keinen Platz für Widerstand.